

Cultures en contact/conflit

Il est un peu ironique qu'un anglophone de la Saskatchewan donne une conférence en français sur le thème de l'interculturalité à Montréal / Québec. M'y voici donc, moi qui suis membre d'un institut religieux catholique, dont l'histoire, ressemble à celle de plusieurs autres; fondé en France au dix-neuvième siècle, il a connu une forte croissance au Canada et aux États-Unis et attire aujourd'hui des vocations dans ses communautés du Mexique et de la Colombie.

Le christianisme a une longue histoire de contacts interculturels. Il est né avec Jésus de Nazareth en Galilée, région où se côtoyaient divers groupes ethniques; mais ce rabbin juif semble avoir restreint son ministère à la population d'ascendance juive:

Ces douze, Jésus les envoya en mission avec les instructions suivantes : « Ne prenez pas le chemin qui mène vers les nations païennes et n'entrez dans aucune ville des Samaritains. Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 10, 5-6).

Cependant, la Bonne Nouvelle portait en germe une approche proprement révolutionnaire de la religion. Les derniers versets de l'Évangile de Matthieu proclament un message évangélique destiné à rejoindre « les extrémités de la terre ». Les disciples de Jésus, qui n'avaient été que des juifs à l'origine, sont entrés de plus en plus souvent en contact avec des Gentils qui se sentaient attirés par le mouvement de Jésus, mais pour qui les ingrédients traditionnels de l'identité juive posaient un obstacle à leur foi nouvelle.

Déjà dans les Évangiles, Jésus semble en conflit avec les obligations de la loi juive. Il mange à la table de « pécheurs » non juifs. Il s'offre à guérir une Syro-Cananéenne, guérit le serviteur d'un centurion romain et réalise un exorcisme sur un Gentil dans la région de la Décapole (en expulsant drôlement les démons dans un troupeau de porcs). Il accomplit de bonnes œuvres le jour du sabbat : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat ». Et lors de l'affrontement final à Jérusalem, il annonce la destruction du Temple et lance un défi aux autorités juives : « Détruisez ce temple et, en trois jours, je le relèverai. » L'effondrement du Temple donnera naissance à un nouveau genre de culte, en esprit et en vérité. Au cours de cette semaine fatale, sa dernière, sa prédication contre le Temple joue un rôle décisif dans les accusations qui entraîneront sa condamnation et, à l'heure de sa mort, la destruction du Temple est préfigurée lorsque le voile du Saint des Saints se déchire en deux.

Les Actes des Apôtres décrivent la déconstruction des éléments clés de la matrice juive du mouvement de Jésus : sa famille, Jérusalem et son Temple, la Loi, la terre d'Israël. Dès les premiers chapitres, on voit apparaître un conflit transculturel : des juifs de langue grecque de Jérusalem s'estiment lésés lors de la distribution quotidienne du pain. Le ministère auprès d'une communauté ethnique différente exige des ministres originaires de cette communauté : d'où le choix d'Étienne et des autres diacres, qui proviennent de la diaspora juive. Voilà une leçon d'adaptation culturelle qui sera servie à l'Église nombre de fois au cours de son histoire.

Après la mort d'Étienne en Actes 7, les disciples de Jésus, chassés de Jérusalem, se réfugient en Judée et en Samarie, à l'intérieur des frontières historiques de la terre d'Israël. Là, les contacts

avec les non-juifs se multiplient; Philippe baptise un eunuque éthiopien en Samarie et surtout Pierre, le premier des Apôtres, a une vision à Jaffa où il se voit ordonner de manger ce que la loi juive lui interdit de consommer. Il se rend immédiatement à la maison de Corneille, un Romain païen, pour le baptiser. Remarquez la juxtaposition des deux éléments : la nourriture ou le fait de partager le repas et l'inclusion des Gentils dans le mouvement de Jésus. Commence alors la mission aux Gentils et Saul, le pharisien qui persécutait le mouvement de Jésus à peine naissant, devient Paul, son plus ardent promoteur : l'Apôtre des Gentils.

Sous l'impulsion de Paul, les problèmes que pose une communauté mixte de Gentils et de Juifs s'accroissent encore. Jésus était juif; il était circoncis; de manière générale, il suivait la loi juive. Qu'est-ce que cela veut dire pour des Gentils qui souhaitent faire partie de la communauté chrétienne? Doivent-ils se faire circoncire; doivent-ils suivre les pratiques alimentaires juives, doivent-ils observer le repos du sabbat? En Galatie, la communauté chrétienne est divisée et la crise éclate. Selon ce que Paul nous en dit, les disciples de Jacques ont tenté d'imposer les restrictions alimentaires aux chrétiens gentils et Pierre lui-même a quitté la table des Gentils pour ne pas donner le mauvais exemple aux chrétiens juifs. Paul est furieux (comme cela lui arrive souvent). Tout ça se trouve en Galates 2 : « Mais quand Pierre est venu à Antioche, je me suis opposé à lui ouvertement, parce qu'il était dans son tort ».

La mission de Paul aux Gentils s'articule sur la place centrale de la foi. Dans la communauté chrétienne, les discussions ethniques n'ont aucun sens. « Il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3,28). Voilà une autre leçon que l'Église devra apprendre et réapprendre au fil des siècles.

Au deuxième siècle, les chrétiens venus de la gentilité sont beaucoup plus nombreux que les chrétiens d'origine juive; le Nouveau Testament a été écrit et diffusé en grec et le mouvement de Jésus, d'abord axé sur les Juifs, est devenu une religion de plein droit, le christianisme. Après un peu plus d'un siècle de persécutions, la nouvelle religion sera reconnue par l'État, sous Constantin, et deviendra ensuite religion d'État avec tout ce que cela peut entraîner.

Sous l'influence de Paul, le christianisme s'est suffisamment affranchi de ses racines juives pour s'adapter aux différents contextes culturels du Proche-Orient ancien. L'adaptation ou l'inculturation que nous connaissons le mieux est bien sûr l'Européenne. Depuis le règne de Constantin jusqu'à l'âge des découvertes, la religion chrétienne s'identifiait pratiquement à la culture européenne. Pensez à l'art et à l'architecture, à la musique et à la littérature. D'autres expressions culturelles du christianisme avaient subsisté dans l'Orient chrétien, mais la foi qui allait façonner le Nouveau Monde et les continents africain et asiatique, c'est le catholicisme colonial européen.

Notre histoire, comme Église, n'a pas toujours été exemplaire. Les missionnaires chrétiens ont flanqué les puissances coloniales dans leur conquête du Nouveau Monde, de l'Afrique et de l'Asie, et ils ont transplanté partout à travers le monde un christianisme eurocentrique. En général, on n'accordait pas beaucoup d'importance à l'inculturation, mais il y eut quand même quelques exemptions remarquables : Matteo Ricci en Chine, Marie de l'Incarnation ici au

Québec, Bartolomeo de las Casas en Amérique latine. Chacun d'eux s'est efforcé d'inculturer la foi en traduisant l'Écriture, en compilant des dictionnaires et en composant des chants religieux dans les langues autochtones.

Dans le meilleur des cas, les évangélistes tentaient d'identifier dans les nouvelles cultures des éléments susceptibles de jeter un pont entre le christianisme et les traditions spirituelles qu'ils rencontraient. Au pire, les puissances coloniales, de mèche avec les autorités ecclésiastiques, cherchèrent à éradiquer les cultures et les langues autochtones. Au Canada, nous ne connaissons que trop la triste histoire des pensionnats indiens.

Pour les communautés religieuses qui se sont lancées dans l'activité missionnaire s'est posée la question des vocations autochtones: comment pouvait-on être authentiquement franciscain(E.), ursuline ou oblat(E.) sans pouvoir remonter aux origines culturelles de la tradition? On voit jouer le modèle assimilationniste : une maison religieuse recrée une oasis, une copie carbone de l'établissement originel avec le minimum d'adaptations nécessaires pour que la communauté puisse fonctionner dans le nouveau contexte. On aura beau se trouver en Afrique ou en Asie, si on ferme les yeux et qu'on écoute la psalmodie ou les conversations autour de la table, on se croirait à Paris, à Montréal ou à Toronto.

En 1850, quand les premiers représentants de ma congrégation, les pères Basiliens, sont arrivés de l'Ardèche, en France, à Toronto, ils ont été étonnés par la largeur des avenues et la rigueur des hivers, mais déçus de l'absence de vin à table et du caractère très protestant de la ville. Certaines adaptations culturelles ont été plus difficiles que d'autres.

Puis vint le Concile du Vatican II. L'Esprit soufflait et le pape Jean nous a donné quatre années de concile qui ont donné naissance à ce que Karl Rahner a appelé une Église mondiale. Comme je le disais, le christianisme catholique avait été intégré pendant des siècles dans la culture et la civilisation européenne. Mais en 1962, quand les évêques du monde entier se sont réunis, des Africains, des Asiatiques et des Latino-américains ont pris leur place et présenté un visage très différent de l'Église.

C'est cette rencontre culturelle avec laquelle nous sommes toujours aux prises dans l'Église aujourd'hui. Nous sommes encore largement aujourd'hui l'Église « d'après Vatican II ».

Les évêques qui avaient participé au Concile sont rentrés dans leurs diocèses du premier monde et ils ont commencé à prendre beaucoup plus au sérieux leurs responsabilités d'évêques de l'Église universelle. Ils ont encouragé nos communautés religieuses à rayonner dans l'hémisphère sud, en Afrique, en Asie et en Amérique latine. La traduction de la liturgie dans les langues modernes était déjà en elle-même un exercice d'inculturation. Ce fut une époque grisante, mais qui devait s'avérer très difficile pour les communautés religieuses. Le double défi de l'*aggiornamento* et du *ressourcement* allait provoquer une crise que plusieurs d'entre vous ont bien connue. Dans les années soixante et soixante-dix, des milliers de personnes ont quitté la vie religieuse. La recherche de l'esprit et du charisme originels des fondateurs et fondatrices d'instituts religieux prit l'allure d'une entreprise périlleuse. Les promesses et l'exaltation de l'immédiat après-concile firent place à une chute de confiance. À la fin des années 1970, mourut finalement le pape Paul et le Rideau de fer s'entrouvrit pour l'entrée en scène d'un

cardinal polonais plein d'assurance et de sens dramatique : Jean-Paul II. Il était Européen, mais de l'Europe de l'Est, et formé au combat non pas contre la sécularisation et le laïcisme, mais contre l'État communiste tout-puissant.

L'approche relativement positive de l'inculturation que nous trouvons dans les documents du Deuxième Concile du Vatican allait céder le pas à une approche plus prudente de la réforme. Dans *Catechesi Tradendæ*, l'exhortation post-synodale de 1979, le pape Jean-Paul écrivait :

D'une part, le Message évangélique n'est pas isolable purement et simplement de la culture dans laquelle il s'est d'abord inséré (...) ni même, sans déperditions graves, des cultures où il s'est déjà exprimé au long des siècles; il ne surgit de manière spontanée d'aucun terreau culturel; il se transmet depuis toujours à travers un dialogue apostolique qui est inévitablement inséré dans un certain dialogue de cultures. (53)

La matrice culturelle du catholicisme européen semble presque faire partie intégrante du message évangélique. Mais en 2015, le visage du catholicisme évolue rapidement. Si on exclut les « Latinos », dans une dizaine d'années, moins de 20% des catholiques seront d'origine européenne. Ce qui veut dire que 80% des catholiques du monde entier seront latino-américains, africains ou asiatiques. Dans ces conditions, l'élection de Jorge Maria Bergoglio, le pape François, n'a rien de si étonnant. Et même si son pontificat devait être de courte durée, comme il l'a récemment laissé entendre, il est d'autant plus probable qu'il aura pour successeur un Asiatique ou un Africain.

Qu'est-ce qui en découlera pour les communautés religieuses et leur avenir?

1. Le contact avec l'autre. Pour les nombreuses communautés qui exercent leur apostolat dans le monde en développement, le contact s'est fait *là-bas*, dans la terre de mission. Par contraste, dans les prochaines années, le contact interculturel va se faire *ici*. Nous recevrons peut-être des candidats de milieux culturels très différents, qui souhaiteront faire une partie de leur formation ici au Canada. Il pourra y avoir des Néo-Canadiens/Canadiennes qui souhaiteront entrer dans la vie religieuse ici au Canada. Il y aura certainement des membres de nos communautés qui ont passé des dizaines d'années à l'étranger et qui choisiront de revenir dans nos communautés au Canada. Le lieu de la rencontre interculturelle ne sera donc plus Haïti, Bogotá ou Yaoundé, mais ici, à Montréal.
2. Nos communautés, havres de sûreté pour rencontrer l'autre. Qui est chez soi? Qui est l'invitée? Le lieu de la rencontre doit être un lieu accueillant pour tout le monde. L'espace ne doit pas « appartenir » à un individu ou à un groupe. Aucune personne ni aucun groupe ne doivent être privilégiés dans la rencontre. Le logement, les espaces communs, la nourriture, le cadre doivent refléter la diversité des expériences des personnes qui partagent l'espace. Ce qui veut dire que ceux ou celles qui sont là depuis *plus longtemps* devront faire un effort additionnel pour accommoder ceux ou celles dont l'arrivée au Canada est plus récente.

3. Notre foi, clé de la découverte de l'autre. Nous avons vu Jésus tendre la main aux gens qui sont dans la périphérie sociale et ethnique. Son attitude déterminée doit inspirer et guider la nôtre. Nous avons vu les apôtres et Paul faire sortir le christianisme de sa matrice purement judaïque et favoriser son inculturation dans l'Empire romain de langue grecque. Il y a eu les siècles d'inculturation chrétienne en Europe. Le défi pour nos communautés religieuses et pour l'Église, c'est une nouvelle inculturation dans le contexte d'une rencontre interculturelle ou, comme disait le pape Jean-Paul, d'un « dialogue de cultures ».

Pour certains juifs chrétiens du premier siècle, l'idée d'une foi en Jésus coupée de sa matrice juive était inconcevable. De même, aujourd'hui, nous trouverons peut-être difficile d'imaginer notre foi en dehors de la matrice culturelle du christianisme européen ou Nord-américain. Une rencontre interculturelle authentique exige un examen critique de nos présupposés culturels et un surcroît de flexibilité pour créer un espace d'accueil et de rencontre.

Enfin, la vie religieuse est un lieu pour rêver. L'inspiration et l'espérance ne sont pas le fruit de séances studieuses de réflexion et de planification en comité. Elles jaillissent dans le cœur qui est ouvert à des possibilités de toutes sortes. Elles naissent de cette liberté intérieure que le pape François incarne si bien. Car comme il ne cesse de le répéter, la vie religieuse a besoin pour s'épanouir de témoins de la joie. Quel que soit notre âge, voilà le défi qui nous attend aujourd'hui.

Timothy Scott, CSB
Directeur général de la CRC